

# EDUQUER A LA FRATERNITE

Béatrice MOULIN, Philosophe de l'Education à l'université Blaise PASCAL de Clermont-Ferrand

## **Introduction: Rapide état des lieux de la « crise de l'éducation »**

Cf. Hannah ARENDT dans *La crise de la culture*, 1954.

§ Dans « le Nouveau Monde », les hommes ont renoncé à transmettre la tradition. Disparition d'une référence morale unique. Chacun est invité à inventer ses propres valeurs, en évitant de faire la leçon aux autres.

A la fin des années 60, chercher à imposer des normes, des habitudes d'ordre, de prudence, de reconnaissance, etc., peut même passer pour une forme de violence.

§ Dès lors, les adultes n'exercent plus leur autorité, de crainte d'abuser d'un pouvoir arbitraire. Le décalage entre l'adulte et l'enfant s'estompe.

§ Les enfants oscillent entre le bébé tyrannique et l'adulte prématuré. Bien des adultes oscillent entre crispation autoritariste et laxisme démagogique.

Il importe donc d'en revenir à quelques éléments fondamentaux en matière éducative :

§ L'enfant est toujours d'abord un enfant-roi. Pour lui, le monde n'existe qu'à travers sa propre subjectivité. L'extériorité n'existe pas. Cf. *les travaux de PIAGET sur l'égo-centrisme intellectuel*.

L'enfant doit faire l'apprentissage de l'extériorité et de l'altérité. L'autre n'existe d'abord que pour satisfaire le désir de l'enfant. Celui-ci croit que son désir « fait loi » et ne supporte pas qu'il puisse être entravé. Il doit découvrir progressivement que le monde lui résiste et ne dépend pas entièrement de lui. Il doit entendre la résistance des êtres et des choses.

§ L'éducation doit donc être une éducation au SURSIS, un apprentissage de la renonciation à la toute-puissance voire à la violence, la fondation d'un ordre où puisse apparaître une fraternité.

Cf. Marcel MAUSS, dans « *Essai sur le don* » : « *Pour commencer, il fallut d'abord poser les lances. C'est ainsi que le clan, la tribu, les peuples ont su – et c'est ainsi que demain, dans notre monde dit civilisé, les classes, les nations, et aussi les individus doivent savoir – s'opposer sans se massacrer et s'affronter sans se sacrifier les uns aux autres.* »

Apprendre à entrer en relation avec l'autre est fondamental. Le reconnaître à la fois semblable et différent, puisque la conscience d'autrui m'échappe radicalement.

§ L'éducation doit faire naître à la Loi. La Loi, les règles, parce qu'il n'y a pas de groupe humain sans loi. Parce que l'interdit autorise.

Parce que *l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté (ROUSSEAU, Du Contrat Social)*.

Il n'est pas facile de comprendre qu'on puisse avoir tort contre soi-même et ses propres intérêts.

§ L'éducation doit faire naître à la CULTURE : un ensemble de représentations symboliques du monde telles que les évoque *Claude LEVI-STRAUSS (cité par Marcel MAUSS dans « Sociologie et Anthropologie »)* :

« Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale et plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques eux-mêmes entretiennent les uns avec les autres. »

Il s'agit là d'un ensemble de « produits de la pensée », d'œuvres, qui constituent notre héritage culturel et que l'école a à transmettre.

Donc, selon le mot d'Hannah ARENDT, l'école est toujours « conservatrice ».

La culture donne les moyens de se distancier du monde, de penser le monde à travers des systèmes symboliques d'intelligibilité, de ne pas être englué dans le réel, réduit à consommer.

§ L'éducation, enfin, doit faire naître au politique : apprendre la différence entre sphère privée et sphère publique et construire les notions fondatrices de la citoyenneté : civilité, civisme, citoyenneté. Liberté, égalité, fraternité. Laïcité.

Il faut retrouver ce qui est fondamental dans l'éducation :

- LIER : l'enfant doit être intégré dans la société qui l'accueille, en maîtriser coutumes et langages.
- DELIER : pour que cette intégration ne soit pas assujettissement, l'enfant doit pouvoir découvrir d'autres univers, prendre ses distances, accéder à la pensée critique.
- RELIER : l'éducation doit permettre à chaque sujet de se relier aux autres dans la reconnaissance de leur commune humanité.

## **Première partie : Eléments de vocabulaire**

·0 La **civilité** concerne les règles élémentaires de la vie en société. Le terme équivaut à sociabilité.

·1 Le **civisme** se situe entre civilité et citoyenneté.

C'est se savoir partie prenante d'une collectivité qui n'est pas seulement une addition d'individualités, où les rapports de force ont fait place à des rapports réglés par le droit.

C'est aussi s'inscrire dans une continuité et reconnaître qu'on bénéficie de l'héritage des générations précédentes. D'où un devoir de réciprocité envers les générations suivantes.

Cet aspect est en rapport avec la civilité.

Mais le civisme a à voir aussi avec la citoyenneté, au sens où il suppose qu'on s'intéresse à la chose publique et qu'on participe aux décisions concernant les affaires communes. Il s'impose en démocratie, où tout citoyen est acteur.

Le civisme est un comportement – le respect des règles au quotidien. (cf. René REMOND, « *Guide républicain* »)

·2 Le **citoyen** est un concept juridico-politique

Le citoyen n'est pas un individu concret, c'est un sujet de droit. Il dispose à ce titre de droits civils (il jouit des libertés individuelles : liberté de conscience et d'expression, de culte, liberté d'aller et venir, d'être traité par la justice selon une loi égale pour tous ...) et politiques : participer à la vie politique, être candidat à des fonctions...

En revanche il a des devoirs réciproques. Il peut réclamer légitimement de l'Etat le respect de ses droits parce que l'Etat réclame légitimement du citoyen le respect de certains devoirs.

En outre, dans notre régime politique, le citoyen est aussi détenteur d'une part de la souveraineté politique et donc à la source de la légitimité politique.

La citoyenneté organise une société dont tous les membres sont juridiquement et politiquement égaux, quelles que soient leurs origines et leurs caractéristiques. Elle repose sur l'idée de l'égale dignité de tous les êtres humains. (cf. Dominique SCHNAPPER, « *Guide républicain* »)

Si donc le civisme est le fait de vivre sa citoyenneté, il ne suffit pas de la fonder simplement sur l'enseignement des droits et des devoirs. A l'école, les leçons sur les valeurs de la République, ne suffisent pas à les faire vivre : il faut tendre vers l'apprentissage par l'expérience, faire autant que possible l'expérience de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

- 3 **La liberté**, qui est la notion essentielle autour de laquelle s'organisent les Droits de l'Homme, peut être abordée à partir de ses manifestations concrètes.
- 4 **L'égalité**, qui suppose que l'on comprenne la différence entre le fait et le droit. Par exemple, les différences de fait dans la classe (filles-garçons, grand-petit, fort-faible, habillé à la mode ou non...) ne saurait empêcher l'égalité de droits.
- 5 **La fraternité**, troisième terme de la devise de la République, dont on parle si peu par rapport aux deux autres. Peut-être du fait qu'elle repose d'abord sur des croyances et sur la religion en l'occurrence. Nous sommes frères parce que fils de Dieu, avant que d'être aujourd'hui frères parce que fils de la Nation.

Notons que la Constitution, elle, parle de **solidarité**.

On peut dire en première approche que la solidarité s'exerce entre des personnes ayant des intérêts communs : les membres d'une famille, d'un parti politique, les citoyens d'une nation (cf. par exemple l'impôt solidarité en est une illustration possible).

La fraternité est d'abord un sentiment. Elle se manifeste le plus souvent dans des situations difficiles (la fraternité des tranchées en 1914-18) mais aussi dans des moments de joie : grandes commémorations, victoire du Mondial en 1998... Celui que je ne connais pas m'apparaît alors comme proche et participant à une œuvre commune.

**Ces deux notions souvent confondues peuvent être pensées dans un rapport de cause à conséquence. La fraternité apparaît ainsi comme le principe, la solidarité comme l'action qui en découle.**

L'obstacle majeur auquel se heurte l'enseignant, lorsqu'il met les élèves en situation de construire ces notions, est l'usage familier qui en est fait : la liberté est sans limite, l'égalité se réduit à l'égalité mathématique, la solidarité et la fraternité sont donc confondues, la loi est contraignante.

Cet usage est souvent celui de l'entourage de l'élève, d'où l'intérêt pour celui-ci de non seulement construire les notions (connaissances) mais aussi de les utiliser dans la vie de la classe (expérience), pour que le sens second se substitue à la représentation première.

Nous sommes là dans le domaine qui est celui de l'instruction ou de l'éducation civique et morale.

## **Deuxième partie : Oser à nouveau enseigner la morale à l'école** **(cf. Hervé CAUDRON, éd. Hachette Education)**

### **·6 Retour ou déclin de la morale ?**

On assiste aujourd'hui à une réhabilitation de certaines valeurs, comme l'effort, la discipline, la responsabilité. Au moins dans les discours, la morale est omniprésente alors qu'à la fin des années 60, on prônait le refus des contraintes, des traditions, des hiérarchies. La morale paraissait condamnée. Il lui était reproché de légitimer un double renoncement : au plaisir de vivre sans contrainte et à la nécessité de lutter contre les injustices sociales, en justifiant la résignation à l'ordre établi.

Toutefois la nouvelle référence à la morale dans les discours ne va pas forcément jusqu'à une restauration des normes en vigueur dans les années 1960. L'évolution de notre société est profondément marquée par un fort courant individualiste qui consiste à réclamer l'extension des droits de l'individu.

L'individu, sans être isolé (il appartient à une famille, exerce une activité professionnelle...) se sent de moins en moins relié à une communauté lui donnant des raisons d'adhérer aux règles qu'elle édicte. Cela tient à la nature de notre société, à la fois démocratique et libérale. Elle réclame les mêmes droits pour tous. Et elle met en avant le droit pour chacun de décider de sa vie privée plutôt que de participer à l'élaboration d'un bien commun.

*Cf. TOCQUEVILLE étudiant le fonctionnement de la démocratie en Amérique au XIXème siècle et montrant combien le goût des libertés individuelles menace la vie publique.*

Un premier courant individualiste au XVIIIème siècle considère que ce n'est plus Dieu, ni les traditions, qui doivent décider de ce qui est bien ou mal mais l'homme lui-même. La morale s'adresse à la raison qui est en chacun de nous comme une « lumière » suffisante pour nous éclairer.

La deuxième révolution individualiste au milieu du XXème siècle voit s'affaiblir la notion de devoir, le caractère absolu de l'obligation morale, au profit des normes du bien-être individuel. D'où le culte du présent, de la jeunesse, de la consommation. Et la tolérance, comprise comme laisser-faire et non comme intérêt pour autrui dans sa différence.

Mais l'individualisme ne met pas fin à la morale (cf. par exemple l'importance des associations caritatives).

Simplement, notre relation aux valeurs morales a changé.

**·7 Le refus d'une morale du « sacrifice »,** de l'abnégation, de l'oubli de soi, attitudes qui, poussées à l'extrême, peuvent être suspectes sur le plan moral et moins vertueuses qu'il y paraît.

Cf. BERGSON sur les deux sources de la morale : morale « close », système de règles assurant la cohésion du groupe / morale « ouverte », qui envisage parfois de contester les normes en vigueur.

La « vraie morale », en ce sens, se moque de la morale (PASCAL).

### **·8 Quelles conséquences pour l'enseignement de la morale ?**

- articuler autonomie et socialisation.

- éviter l'attitude moralisatrice. Cf. la présentation fréquente des grandes valeurs sous forme d'interdits (ne pas tricher, trahir, etc.). Cette formulation suspecte surtout la bassesse derrière l'apparence du désintéressement.

- refuser de régenter les consciences, sans laisser la responsabilité de décider de ce qui est bien ou mal en fonction de ses croyances. L'école de la République ne peut envisager qu'un enseignement laïque de la morale.

- relier la morale et le droit, sans les confondre.

Le droit règle le fonctionnement de la société (droit administratif, financier, commercial...) en imposant le respect de ses décisions. Sinon il y a sanction. Le droit, donc, ne va pas sans la force, force publique c'est-à-dire au service de tous.

La morale prolonge le droit. Tout ce qui est légal, conforme au droit établi, n'est pas pour autant légitime. Le point de vue moral scrute les cœurs au lieu de se contenter des actes. Mais dans ce domaine il n'y a pas d'autre sanction que notre conscience ou le regard des autres.

Ajoutons qu'il importe de mesurer les possibilités de développement du jugement moral et citoyen chez l'enfant et l'adolescent, avant d'envisager lucidement d'éduquer à la fraternité et à la solidarité.

### **Troisième partie : La théorie de Lawrence KOHLBERG sur le développement du jugement moral.**

Le passage du jugement à l'acte n'est en effet pas automatique. Il convient donc de bien les différencier, même si juger est une activité. Mais une telle théorie est déjà intéressante sur le plan éducatif dans la mesure où des recherches ont pu montrer une « bonne corrélation » entre les deux.

Pour mettre au jour les étapes du développement du jugement moral, Kohlberg s'est servi de dilemmes moraux : situations hypothétiques dont l'issue pose un problème moral de choix entre deux possibilités contradictoires.

*Cf. le dilemme dit de Heinz :*

*La femme de Heinz est très malade. Elle va mourir si elle ne prend pas un médicament X. Celui-ci est hors de prix et Heinz ne peut pas le payer. Il va néanmoins chez le pharmacien et le lui demande, fût-ce à crédit. Le pharmacien refuse. Que doit faire Heinz ? Laisser mourir sa femme ou voler le médicament ?*

Le dilemme moral distingue *devoir* et *pouvoir*. Il n'est pas demandé à l'enfant ce qu'il *ferait* mais ce qu'il *devrait* faire en telles circonstances. L'enseignant n'a pas le pouvoir d'agir sur le comportement de l'élève (par exemple, un enfant maltraité devrait idéalement porter plainte mais on sait qu'en réalité, il ne le fera pas parce qu'il craint d'être séparé du parent maltraitant).

En fonction du contenu du raisonnement moral, Kohlberg établit trois niveaux et six stades de développement :

#### ·9 NIVEAU PRE-CONVENTIONNEL

1<sup>ère</sup> étape (1/5 ans) : le sujet reste enfermé dans son égocentrisme. L'action qu'il envisage est motivée par le souci d'éviter la punition.

*Laisser mourir sinon les gendarmes vont le mettre en prison / voler sinon Dieu le punirait de laisser mourir sa femme.*

2<sup>ème</sup> étape (5/10 ans) : relativisme utilitaire lié encore à l'égocentrisme. L'acte bon est celui qui profite. Il est motivé par le désir de récompense.

*Laisser mourir. Il pourra se trouver une autre femme / voler. Il veut que sa femme puisse encore lui faire à manger.*

#### ·10 NIVEAU CONVENTIONNEL

3<sup>ème</sup> étape (10/13 ans) : le bon garçon, la gentille fille. Le sujet cherche l'approbation de l'entourage.

*Ses collègues ne l'accepteraient pas en voleur / ils n'accepteraient pas son manque d'égard pour sa femme.*

4<sup>ème</sup> étape (15/20 ans) : loi et ordre. Ce qui importe, c'est la conformité aux règles sociales. Le sujet « fait son devoir » en fonction de l'ordre établi, c'est une faute de le transgresser.

*Le vol est interdit par la loi / la non-assistance à personne en danger est punie par la loi.*

#### ·11 NIVEAU POST-CONVENTIONNEL

La valeur morale réside dans la conformité à des règles définies abstraitement et de façon autonome, sans tenir compte des personnes ni des milieux sociaux.

5<sup>ème</sup> étape (20/25 ans) : on s'appuie sur le contrat social en vigueur dans la société et qui vise le bien-être du plus grand nombre, même s'il entre en conflit avec les règles d'un groupe.

*Le droit de propriété est à la base des législations démocratiques / la santé est nécessaire au bien-être.*

6<sup>ème</sup> étape (30/35 ans) : le sujet atteint un degré de conscience fondé sur des principes moraux universels, valables pour toute l'humanité, de justice, d'égalité, de réciprocité, de respect de la personne et de sa vie. Il est capable de se décentrer pour se placer du point de vue de l'autre.

*Le droit de propriété est un principe universel / le droit à la vie est un principe universel.*

La séquence de développement est **invariable**, même si **des facteurs d'ordre socio-culturel peuvent accélérer, stopper ou infléchir le mouvement.**

La majorité de de la population adulte agit en général d'après les motifs du niveau conventionnel (3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> étapes).

Un faible pourcentage parvient au stade post-conventionnel : 20 à 25%, dont seulement 5 à 10% à la 6<sup>ème</sup> étape.

L'**échange** des justifications morales peut faire progresser un individu d'une étape mais pas de deux. L'impact sur le raisonnement moral de discussions régulières sur des dilemmes ou de débat à visée philosophique est notable.

L'observation corrobore celle de VYGOTSKI et s'explique pour ce dernier par la « zone proximale de développement ».

Autre conséquence pédagogique : invoquer la Déclaration des Droits de l'Homme contre le racisme (stades 5 et 6) est donc peu opérant chez un jeune enfant. Il vaut mieux, avec lui, faire valoir l'empathie (dimension affective), le modèle et la conformité à l'attente de l'entourage (stade 3) ou à la loi (stade 4). La période **11-16 ans** est une période de **développement moral accéléré**.

CONCLUSION : on peut s'attendre à trouver un obstacle dans la psychologie de l'enfant, du fait de son attitude hétéronome et égocentrique, qui rend le sentiment de fraternité et la solidarité difficiles à construire.

## **Quatrième partie : Eduquer à la fraternité et à la solidarité à l'école**

Les deux notions, nous l'avons dit, sont souvent confondues. La solidarité peut se comprendre de deux façons :

- la solidarité comme dépendance réciproque, quand dans un ensemble les parties sont liées. Cette solidarité de fait peut être de type « mécanique » ou de type « organique », lorsqu'elle est fondée sur une différenciation et une complémentarité des fonctions (ainsi chez l'être vivant et, par analogie, dans l'organisation de la vie sociale, avec sa division du travail).

Que nous le voulions ou non, nous ne pouvons vivre qu'en collectivité. Les autres sont encore en nous quand nous croyons nous en détacher. Robinson sur son île reste matériellement et moralement attaché à la civilisation qui a fait de lui un être humain. Cf. Michel TOURNIER, « *Vendredi ou les limbes du Pacifique* ».

- la solidarité comme valeur morale, désigne une obligation d'aide et fait appel à notre capacité d'agir de manière désintéressée, sans le moindre calcul.

Il s'agit ou de coopérer en prenant conscience d'avoir un intérêt commun ou de porter secours à ceux qui en ont besoin (par exemple les personnes handicapées), sans idée de réciprocité ni d'intérêt commun.

Dans les deux cas il y a un point commun : le refus de l'isolement égoïste dans le chacun pour soi. Nous ne pouvons pas, moralement, nous désintéresser des autres quand ils ont besoin de nous.

- la solidarité comme principe de la vie démocratique

Cf. la devise républicaine et ses trois principes, qui font corps.

Pas de réelle **liberté** sans égalité ni fraternité. Sans égalité des droits et des devoirs et sans volonté d'entraide, la liberté s'apparente à la facilité pour les « forts » d'opprimer les « faibles ».

Si nous sommes privés de liberté et isolés, chacun ne vivant que pour soi, **l'égalité** condamne tout le monde à la même misère matérielle et morale.

1)La **fraternité** demande la liberté et l'égalité, qui reconnaissent à l'autre la même dignité qu'à moi-même. **Elle se prolonge en solidarité en acte**, au travers de droits sociaux : chaque membre de la société doit pouvoir satisfaire ses besoins essentiels – la nourriture, le logement, la santé, l'éducation, la culture.

Cf. la pyramide de MASLOW : à sa base, les besoins physiologiques puis les besoins de sécurité.

Si l'on ne peut pas se procurer soi-même ces biens, l'Etat intervient. Il procure gratuitement l'éducation et la santé (dans ce domaine on cotise selon ses moyens, on reçoit selon ses besoins) ou il accorde des allocations. Il s'agit là d'une redistribution de l'argent que l'Etat trouve dans l'impôt.

Il serait bon de **rendre lisibles ces mécanismes de la solidarité en œuvre dans notre société**. Avoir conscience que 57% de la richesse nationale sont prélevés et redistribués. Mais ce transfert est devenu illisible, au point que les plus riches considèrent qu'ils payent et que « ça ne sert à rien ! » et que les plus pauvres disent qu' « on ne fait rien pour moi ».

Il y a une destruction du sentiment de solidarité contre laquelle l'instruction civique devrait lutter.

## 2) Faire vivre la fraternité au sein de l'école.

Donner l'occasion aux élèves de partager des activités fraternelles : le chant, la danse, le football, etc..., ce qu'on appelle **périscolaire** avec un peu de mépris et qui donne la possibilité de faire partie d'une bande, de se devoir quelque chose. Cf. l'importance de cela en Angleterre ou aux Etats-Unis.

Sur le **terrain pédagogique**, développer le sens de la réciprocité et de l'égalité à la faveur d'un projet commun, alors que souvent en France la collaboration entre élèves fait craindre la fraude.

Réfléchir aux catastrophes auxquelles l'absence de fraternité, la violence, ont pu conduire dans l'histoire. De manière générale, passer par le **savoir** parce que la culture humanise.

Passer par des exemples qui incarnent la fraternité. Des exemples historiques, comme les Justes pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Mais aussi enseigner par l'exemple. Avoir une éthique professionnelle qui bénéficie aux élèves : lutter contre l'amplification des inégalités scolaires, ne pas faire de l'évaluation un instrument de pouvoir...

Lier pédagogie de la laïcité et fraternité. L'école est un terrain neutre mais ceux qui la fréquentent ont des croyances. Il y faut donc des règles universelles et des capacités de négociation (cf. la question des mères voilées accompagnant des sorties scolaires).

Coopérer sans arrière-pensée avec les parents qui, souvent, ne vont à l'école que pour entendre critiquer leur enfant, voire leur mode de vie.

\*\*\*\*\*

## « La fraternité : promesse divine à petits pas humains »

Bertrand Dumas, théologien

Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères, tous ensemble !

C'est une huile excellente sur la tête, qui descend sur la barbe,  
qui descend sur la barbe d'Aaron, sur le col de ses tuniques.

C'est la rosée de l'Hermon qui descend sur les hauteurs de Sion ;  
Là, le Seigneur envoie la bénédiction, la vie à jamais.

Miroir de l'âme humaine autant que de la volonté divine, la Bible saura toujours nous surprendre ! Loin d'être un livre austère réservé à quelques ascètes méritants, elle sait à l'occasion exalter et traduire poétiquement les aspirations profondes du cœur humain ; ici, le désir de fraternité. Certes, tous ne rêvent pas d'une huile qui descende sur la tête, la barbe et la tunique... mais qui récuserait cette envie profonde de vivre en frères – et sœurs – ? Étendant la métaphore familiale, l'Écriture sait en effet



stimuler en nous cette aspiration à vivre des relations humaines faites de confiance, de solidité et de proximité. A sa manière, elle n'hésite pas à nous ouvrir les yeux sur l'importance de la fraternité : « N'échange pas un ami contre l'argent, ni un vrai frère pour l'or d'Ophir ». En axant votre congrès international des enseignants chrétiens sur la fraternité, c'est assurément un thème majeur de la tradition chrétienne que vous avez choisi.

Pourtant le sujet se révèle vaste, très vaste même. Il touche par exemple à la philosophie, à l'éthique, à la politique, à l'anthropologie ou à la religion. Pour ma part, je l'aborderai avant tout d'un point de vue théologique. Plus exactement, du point de vue de la théologie chrétienne (catholique).

Pour ce faire, je commencerai par souligner l'universel désir de fraternité (1. « Vivre en frères : une aspiration universelle »). Ensuite, je confronterai cette aspiration commune à ses réalisations pour le moins imparfaites (2. « La fraternité en miettes »). De là, j'exposerai quelques traits essentiels de l'enseignement biblique concernant la fraternité comme réalité paradoxale (3. « Impossible devoir ! Un enseignement biblique paradoxal ») avant d'en tirer certaines recommandations pratiques, voire volontairement terre-à-terre (4. « La fraternité à petits pas \_ esquisse »). C'est que l'éthique chrétienne se doit d'allier la plus haute ambition au pragmatisme le plus résolu, sous peine de n'être que vaine théorie.

## **I. Vivre en frères : une aspiration universelle**

### **Souvenir d'un dimanche champêtre**

Durant un moment de proximité humaine particulièrement réussi, qui d'entre nous ne s'est jamais senti saisi par un sentiment puissant d'harmonie, allant jusqu'à rêver qu'elle dure et se propage ? Tel ce dimanche champêtre, par exemple, qui s'est un jour gravé dans ma mémoire. Nous étions attablés avec des amis très chers pour une fête. La conversation roulait sans forcer, quelques blagues fusaient ou bien aussi des confidences plus difficiles. Nous partagions des choses vraies, graves ou légères, en tout cas de ces aspects de notre vie qui nous tiennent à cœur et qu'on ne livre pas aux inconnus. Les enfants allaient et venaient, sans drame, formant autour de la table comme une joyeuse corolle bruissante de vie. Nous étions là sans but, réjouis par un bon repas et détendus, en confiance et en vérité... quand tout à coup l'évidence m'a frappé. Je nous ai vus, là, comme si j'avais fait un pas de côté. Comme si un voile s'écartait pour un instant. La parole d'Isaïe décrivant la fin des temps sous l'image d'un festin qui rassemblerait enfin tous les peuples dans la concorde s'est comme superposée à la scène et j'ai su que nous vivions, juste ici, un avant-goût du Royaume de Dieu. Dans cette simple fraternité, dans cette proximité apparemment banale, c'était un tout petit peu de l'immense joie et de la paix de Dieu qui s'épanchaient en ce monde.

### **La fraternité, prémices de béatitude...**

Mais quoi ! Penserait-on que j'aie trop loin ? Qu'il s'agirait là d'une songerie romantique – voire éthérique – et que, décidément, la vie humaine est chose plus sérieuse ? Comment s'expliquer, alors, ce rêve qui parcourt l'histoire humaine et resurgit régulièrement ? Comment comprendre toutes ces œuvres qui nous parlent de frères et de fraternité, de la Bible à la chanson populaire, de la philosophie stoïcienne aux théories politiques de John Rawls, de l'Antiquité à aujourd'hui ?

### **La fraternité, concept mou et non contestable ?**

C'est que l'humain n'est pas seulement animal raisonnable, ou politique, ou technique... il est aussi animal fraternel. Ou plutôt, un être sur lequel la fraternité exerce une attraction considérable, à toute époque y compris dans notre Occident largement dominé par les projets scientifiques et techniques.

Chrétiens ou non chrétiens, religieux ou pas, nous désirons tous une vie plus fraternelle. C'est au point, du reste, qu'on finit par se demander si ce concept de fraternité ne serait pas devenu souvent un obstacle pour penser !

Parlant de frères et de sœurs, nous sommes mis devant une métaphore familiale étendue souvent jusqu'à l'insignifiance. La fraternité est devenue un concept chaud évoquant tout à la fois cohésion sociale, bienfaisance, union devant le danger, humanisme souriant et universel, ferveur, entraide. Vaste flou sentimental qui cache mal un fonds d'injonction parfois brutale : parler de fraternité, c'est aussi dire : "Ceci est irrécusable. Il s'agit d'un lien que vous ne pouvez critiquer, d'une valeur dont tous devraient se réclamer sans conteste !". Il n'est qu'à voir le nombre d'expressions dans lesquelles le mot "fraternité" ne se comprend que pour donner du poids à un qualificatif. On parlera par exemple de "fraternité étudiante", de "fraternité virile", de "fraternité universelle", de "fraternité interreligieuse", de "fraternité politique", de "fraternité sacerdotale", *etc.* A tort ou à raison, on a souvent l'impression que la fraternité constitue avant tout la ressource rhétorique ultime qui vise à faire taire toute velléité d'opposition ou de réflexion. Un concept aussi mou que non contestable, en somme (nous y reviendrons par la suite, car la fraternité au contraire devrait mobiliser toutes les énergies humaines ; intelligence y compris). Sans doute les raisons de cet état de fait sont-elles en partie liées à l'histoire de la notion de fraternité elle-même. C'est que ce concept universalisant, avant de connaître la gloire que nous lui connaissons à travers sa progressive laïcisation, nous vient essentiellement du monde religieux. Et, plus précisément, du christianisme. Tâchons donc d'en dire quelques mots afin de rendre raison, théologiquement, de cette aspiration universelle à la fraternité.

### **Un regard théologique : l'unité du genre humain, racine de l'aspiration fraternelle**

Du point de vue de la foi chrétienne, il y aurait de nombreux axes possibles afin de rendre raison de l'universel désir de fraternité. En premier lieu, on pourrait évoquer le dessein divin qui souhaite rassembler toute l'humanité dans le Royaume de Dieu : raison téléologique. On pourrait aussi explorer la nature humaine comme nature relationnelle, à l'image du Dieu Trinité. On pourrait encore s'avancer sur les chemins de l'éthique, ou de la vie spirituelle, *etc.* Ce qui est sûr en tout cas, c'est que malgré quelques éclipses historiques sur lesquelles nous reviendrons, le christianisme n'a eu de cesse de mettre en avant la vocation fraternelle de l'humanité.

Par exemple, les Pères de l'Église commentaient de manière particulièrement révélatrice les premières pages de la Bible. Lisant les récits de la création humaine puis de la chute, ils avaient coutume de lire dans la création d'Adam et d'Eve non pas celle d'un couple d'individus destinés à en engendrer d'autres (perspective moderne), mais plutôt la venue à l'existence de toute l'humanité, ici personnifiée par Adam et Eve. Irénée, Origène, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et tous les autres aimaient à contempler la création originelle de l'humanité comme un seul tout. Au point que pour certains d'entre eux, on ne devrait pas plus parler d'hommes au pluriel mais d'humanité ; de la même manière qu'on ne parle pas de dieux au pluriel mais de Trinité. Et quand les sages païens raillaient les prétentions des chrétiens – ces nouveaux barbares – d'unir tous les peuples dans une même foi, ceux-ci leur répondaient que ce rêve de fraternité n'était pas si fou puisque tous les hommes étaient faits à l'unique image du Dieu unique. Du reste, dans la Bible, quand un Juif prononce le mot « Adam » il est souvent loin de songer avant tout au premier homme individuel : en général, le mot garde son sens collectif, fréquemment rendu par « on »... Le sens collectif domine nettement.

Ce qui est vrai pour la création s'étend à toute l'anthropologie : en christianisme, la perspective individuelle est importante mais elle ne devrait jamais primer absolument. Comme dans la Bible, en tout cas, la question de la fraternité n'apparaît pas dans la tradition théologique comme une thématique

mineure. Au contraire, il s'agit d'un sujet clef pour penser non seulement l'être humain en marche vers son accomplissement définitif, mais aussi l'œuvre de Dieu dans le monde.

L'universel désir de fraternité peut être lu théologiquement comme une sorte de vestige, une trace plus ou moins consciente de cette création tendue vers l'unité du genre humain. Un témoignage rendu à la vocation humaine créée par Dieu : constituer un seul tout. Ainsi, on comprend déjà qu'il n'y aura pas lieu d'opposer efforts humains et volonté divine. Aucune nécessité de traduire immédiatement en termes de tentation prométhéenne les labours humains vers plus de fraternité. Si tout un chacun y aspire plus ou moins consciemment, c'est que l'universelle argile humaine a pour ainsi dire gardé la trace des mains du Créateur.

## **II. La fraternité en miettes**

### **Le constat**

La réalité, pourtant, est tout autre. Du rêve de fraternité à ses réalisations, on pourrait trop souvent reprendre les mots fameux de Saint Paul : "Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas faire". Pas besoin d'ouvrir un ouvrage de philosophie : le journal du soir ou n'importe quel manuel d'histoire nous suffisent. On y voit l'humanité se déchirer à belles dents. Que ce soit au niveau du couple, de la famille, de l'entreprise ou d'un pays : toujours, l'unité humaine semble au mieux en sursis, quand elle n'est pas carrément foulée aux pieds.

La chose est générale. Elle est non seulement vraie sur le plan pratique, mais trop souvent aussi du point de vue théorique. Aucune époque ne semble manquer de hérauts qui affirment haut et fort la supériorité de tel groupe humain sur tel autre. Le XX<sup>e</sup> siècle nous en a laissé des témoignages particulièrement sanglants, mais aujourd'hui encore on pourrait pointer du doigt bien des foyers conceptuels de destruction de la fraternité. Et si le racisme n'en est plus toujours la pointe, c'est qu'il s'est trouvé bien des relais qui tendent à déstructurer les rapports humains. Que ce soit l'ultra-libéralisme financier, certaine mondialisation brutale, des projets techno-scientifiques à destination d'une classe de privilégiés (on pense au trans-humanisme), la fragilisation sociale des relations familiales, *etc.*

### **Qui donc est mon frère ? Hésitations jusque dans la théologie chrétienne**

Il n'est pas jusqu'à l'histoire de l'Église qui n'offre des témoignages poignants de contre-fraternité. Sans même rappeler certaines évidences quant aux errements historiques de beaucoup de ses membres, on peut mentionner certaines hésitations de la pensée catholique concernant l'extension de la fraternité. Pour dire les choses clairement :

- D'une part, on s'est parfois demandé si les chrétiens pouvaient appeler "frères" tous les êtres humains ou s'il fallait réserver cette affirmation aux baptisés entre eux, honorant ainsi cette fraternité spéciale qui devrait avoir cours entre les chrétiens. Hésitation qui n'est pas sans rappeler cet épisode de l'Évangile où Jésus discute avec un spécialiste de la loi de Moïse lui demandant : "Qui est mon prochain ?"

- D'autre part, la notion de fraternité a connu des rétrécissements historiques sans justification théologique. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à regarder les usages ecclésiaux – voire ecclésiastiques – du mot lui-même. Avec les siècles, le mot de "fraternité" a en effet progressivement cessé d'être employé pour qualifier l'Église dans son ensemble, délaissant ainsi la manière de parler des premières générations chrétiennes. De manière corollaire, l'expression "frère" (ou "sœur") s'est petit-à-petit spécialisée et diluée. Spécialisée : on s'en est servi pour désigner de moins en moins l'ensemble des baptisés, mais plutôt un groupe précis : ou bien celui des clercs (avec, par exemple, l'expression "frères dans l'épiscopat"), ou bien celui des religieux. Témoin, aujourd'hui encore, l'habitude catholique qui

consiste à réserver le vocable de "frère" ou de "sœur" à des consacré(e)s. Diluée : l'expression "fraternité" par aller dans plusieurs directions différentes, jusqu'à devenir, même, un simple titre de politesse.

Donc si la perspective fraternelle n'a jamais totalement disparu du christianisme, elle a néanmoins connu des éclipses d'autant plus impressionnantes qu'elles ont pu porter sur le plan théorique lui-même.

### **Tentations vis-à-vis de la fraternité**

Face à ce déferlement d'obstacles ou bien de bonnes raisons contre la fraternité, les tentations sont multiples. Impossible, inutile aussi, de prétendre en dresser une liste exhaustive. Mais nous voudrions en souligner trois qui nous semblent toujours actuelles et sur lesquelles nous reviendrons.

**Le désespoir.** Bien sûr, à force d'entendre jour après jour ce qui va mal dans le monde, à force de côtoyer la bêtise et l'égoïsme humains dans notre établissement scolaire, dans notre famille, dans la rue... l'espérance peut décliner. Vingt siècles de christianisme et des milliers d'années d'histoire humaine n'ont pas suffi à amener entre les humains la fin de l'oppression réciproque et la concorde. Pourquoi cela se passerait-il en 2017 ? Après tout, mon engagement auprès des élèves, auprès de mes proches... tout ceci ne relèverait-il pas d'une forme subtile d'orgueil ? Les Grecs anciens fuyaient le péché d'*hybris*, c'est-à-dire de démesure... et moi ? Après tout... je peux aussi vivre sans mettre toute mon énergie dans la résolution des conflits et l'amélioration des choses. Une carrière tranquille, peut-être même une reconnaissance académique sur mes vieux jours. Je m'éviterai(s) bien des ennuis et, surtout, bien des déceptions.

**L'activisme.** Je ne suis pas sur terre pour la jouissance. Du reste, d'anciens manuels de piété catholique évoquaient l'existence présente en termes de prière, de service, d'utiles fatigues. A mon tour, il me faut me dépenser pour qu'advienne la fraternité. Engagements professionnels et associatifs, heures non comptées, dévouement... tout est bon au service d'une grande cause. J'aurai l'éternité pour me reposer et, en attendant, il s'agit de ne pas perdre de temps. Frère de l'activisme : le risque d'impatience, qui consiste à rechercher une fraternité parfaite, ici et maintenant. A privilégier des petits groupes très chaleureux, plutôt que d'attendre sans fin la venue d'une fraternité universelle hypothétique.

**Le syndrome de Mère Térésa.** Excusez cette expression un peu légère et dont j'assume l'entière paternité. Il s'agit là, dirais-je, d'une manière avant tout planétaire de considérer le bien à faire. Les *media* nous abreuvant du récit des malheurs de la planète, il peut être assez tentant d'entrer dans cette optique, surtout quand on est jeune : vouloir sauver le monde, partir en Inde pour vivre avec les hors-caste, fonder un orphelinat à Manille, collecter des livres pour l'alphabétisation des enfants d'Afrique, etc. Toutes choses bonnes par ailleurs. Oui, mais *quid* de la fraternité à construire, au plus proche et comme de cercles en cercles ?

La liste serait longue encore, mais inutile de dresser ici un catalogue à la Prévert, comme disent les Français. Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est d'oser voir qu'il y a un affrontement, quelques fois très douloureux, entre le désir de fraternité et ses réalisations si limitées. Que ce choc peut nous entraîner à désespérer ou au contraire à nous charger nous-même d'un impossible poids... attitudes qui procèdent d'une même racine et demandent une exploration un peu plus fouillée.

C'est que la Bible, non contente de nous exhorter à la fraternité, dessille nos yeux en nous entretenant des conditions de possibilité (ou d'impossibilité) d'une existence fraternelle.

### **III. Impossible devoir ! Un enseignement biblique paradoxal**

Loin de nous bercer d'illusions, la Bible (et la tradition chrétienne à sa suite) nous fait entendre une leçon assez difficile. En effet, elle commence par situer la fraternité hors de nos réalisations humaines.

### **La fraternité : humainement inaccessible**

A côté de la fraternité charnelle, la Bible en connaît une autre, née ou bien de rapprochements contingents (des alliés peuvent être appelés frères, par exemple), ou bien d'affinités spirituelles. La parenté du sang n'est donc pas la seule forme de fraternité, loin s'en faut : l'idéal d'une fraternité universelle se trouve présent annoncé dans l'Ancien Testament déjà puis surtout dans le Nouveau Testament. Pourtant, l'Écriture ne part pas de l'idée que tous les humains naîtraient naturellement frères (et sœurs). Plus dur à entendre pour nous, modernes : elle tient la fraternité pour une tâche humaine irréalisable. Expliquons-nous.

Bien sûr, tous les peuples naissent potentiellement frères à travers la filiation symbolique commune en Adam et Eve ou à travers la bénédiction universelle de Noé. Mais l'enseignement biblique se démarque tout à fait du mythe (moderne) d'une bonté originelle de l'être humain. Il n'est qu'à regarder d'un peu près l'histoire symbolique de la première fraternité, celle de Caïn et d'Abel : on sait qu'elle commence par la jalousie irrépressible et se termine dans le sang. Il faudra qu'un troisième enfant, Seth, vienne "remplacer" le frère assassiné pour que l'aventure fraternelle soit relancée. Les prophètes d'Israël, tout en rappelant l'idéal d'une fraternité universelle, pointeront eux aussi cet état naturel de guerre fraternelle : "Personne n'épargne son frère" ; on ne peut "se fier à aucun frère, car tout frère veut supplanter l'autre" se lamentent par exemple Isaïe et Jérémie tandis que les sages ou les psalmistes méditent sur la blessure douloureuse entre toutes que constitue l'abandon par un frère :

Si encore l'insulte me venait d'un ennemi, je pourrais l'endurer ;

si mon rival s'élevait contre moi, je pourrais me dérober !

Mais toi, un homme de mon rang, mon familier, mon intime !

Que notre entente était bonne quand nous allions d'un même pas dans la maison de Dieu !

Au fond, la Bible ne condamne pas la fraternité comme rêve impossible ou blasphématoire : elle la pleure plutôt. Elle pleure un horizon inaccessible, les humains étant toujours rattrapés par leurs pulsions d'envie et de violence.

Ici, on pourrait avec profit se tourner vers l'œuvre philosophique de René Girard et vers ses développements bibliques et théologiques par Raymund Schwager. Bien sûr l'œuvre girardienne continue de faire débat, surtout son caractère trop systématique. Mais on ne peut s'empêcher de voir une vraie profondeur dans leur remise en question de la fraternité humaine comme réalité naturelle. Dans la continuité de l'impulsion biblique, Girard et Schwager viennent en fait interroger notre vision romantique qui ignore certains abîmes du cœur humain. Au fond, ne faisons-nous pas une trop grande confiance à la raison et à la bonne volonté humaines ? Sommes-nous vraiment ces êtres raisonnables aptes à souscrire un contrat social et à marcher main dans la main vers la fraternité, passant par-dessus nos rivalités, notre intérêt personnel et le fond obscur de nos passions ? Faire autant confiance à la raison... n'y aurait-il pas là une forme de déraison dramatique ? Car nous savons, au fond de nous, que la fraternité ne va pas de soi ; à aucun niveau : ni dans notre famille de sang, ni dans les liens électifs et affectifs du couple, ni dans notre groupe social, au travail, dans notre pays, etc.

Ainsi, par la multitude de ses récits, la Bible commence par nous renvoyer à l'impossible fraternité. Ou plus exactement, elle débusque sous forme imagée tout ce qui, dans l'être humain, fait obstacle à cette fraternité. Jusqu'à nous présenter un tableau qu'on pourra qualifier de sombre (ou de réaliste, c'est selon) : devenir vraiment frères dépasserait les forces humaines.

Pour les théologiens de l'époque patristique, cette incapacité humaine à vivre la fraternité constituera la marque la plus flagrante du péché, envisagé ici avant tout comme réalité sociale :

«Là où sont les péchés, il y a la multitude» (...). Alors que Dieu agit sans cesse dans le monde pour faire tout concourir à l'unité, par [le péché originel] (...)  
«la nature [humaine] unique fut brisée en mille morceaux»  
et l'humanité qui devait constituer un tout harmonieux,  
où le mien et le tien ne se seraient point opposés,  
devint une poussière d'individus aux tendances violemment discordantes.  
«Et maintenant (...), nous nous déchirons les uns les autres comme des bêtes fauves...».

### **La fraternité, œuvre divine...**

La Bible chercherait-elle à nous déprimer et à tuer en nous toute velléité fraternelle ? Assurément pas ! C'est pourquoi la Bible montre aussi de beaux exemples de fraternité : c'est par exemple Abraham et Lot qui échappent aux discordes ; ou Jacob qui se réconcilie finalement avec Esaü ; ou encore Joseph qui pardonne à ses frères qui l'ont pourtant malmené puis vendu comme esclave. Au fond, la Révélation cherche à attirer notre attention sur le fait que la fraternité véritable n'est pas une question connexe dans l'histoire du salut. Au contraire : toute l'histoire de l'Alliance, toute l'histoire biblique peut être lue comme une transformation du cœur humain et une longue éducation à la fraternité. Depuis la loi de Moïse jusqu'aux préceptes évangéliques d'amour des ennemis, il s'agit de se placer sous la main du Père qui veut rassembler dans l'unité les humains dispersés. Et la fraternité universelle, c'est finalement une manière concrète et profondément juste d'évoquer la question du salut comme en témoigne l'exclamation de Paul dans son épître aux Romains : par sa mort et sa résurrection, Jésus est devenu "le premier-né d'une multitude de frères".

D'où il découle trois considérations majeures :

- D'abord, la fraternité vient de Dieu. Dit autrement : elle ne sera possible qu'avec le concours divin. Le rêve déposé au fond de nos cœurs n'est pas une chimère, à condition d'entendre cette leçon évangélique placée par saint Jean dans la bouche de Jésus : "Hors de moi, vous ne pouvez rien faire".

- Ensuite, la fraternité totale n'est pas une réalité de ce monde. Certes il en existe des avant-goûts et de belles réalisations partielles, mais aucune personne, aucune structure (fût-ce l'Église) ne pourra jamais prétendre instaurer ici et maintenant la fraternité définitive. Dans l'histoire, beaucoup l'ont prétendu aussi bien dans des mouvements politico-philosophiques que parmi des groupes de spirituels. Mais comprendre l'identité entre fraternité et salut, c'est finalement accepter qu'elle ne se réalise totalement qu'après le terme de l'histoire. C'est vivre de cette promesse qui est à la fois un don et une douleur : nous attendons et nous attendrons toute notre vie le temps où Dieu réconciliera les nations dans la paix et dans l'unité.

- Enfin, malgré cette réserve qui lie fraternité réussie et fin de l'histoire, devenir frères et sœurs constitue un devoir impérieux auquel chacun devrait œuvrer sans tarder.

### **... et appel à l'engagement humain**

Le christianisme est très clair : chercher la fraternité constitue un devoir fondamental pour chacun. Toutes les lettres de Paul, par exemple, sont remplies d'exhortations en ce sens : fuir les dissensions ; se soutenir mutuellement ; partager ses biens ; faire preuve de délicatesse ; prier les uns pour les autres ; relativiser les différences de condition sociale ou de race ; se pardonner réciproquement ; *etc.* Et au fond, il n'est pas une page du Nouveau Testament qui ne constitue une exhortation à vivre dans l'amour et la concorde. Et les chrétiens ne sont pas invités à vivre "comme si" tous les hommes étaient leurs

frères, ce qui suppose encore une certaine relativisation de cette. Mais ils sont appelés à vivre en fonction de cette réalité qui les précède : Dieu est Père, ainsi qu'ils le redisent chaque jour dans la prière du "Notre Père". A eux d'en tirer les conséquences et de découvrir qu'il y a là plus qu'une comparaison. La fraternité, ce n'est pas une manière de parler ou d'inviter les chrétiens à être philanthropes. C'est à la fois l'évocation de notre devoir d'homme ou de femme et l'expression la plus appropriée des liens qui nous lient, entre nous, dans le projet de Dieu.

Devenir chrétien, c'est entrer résolument – à la suite du Christ – dans ce grand rêve qui traverse le cœur de l'homme. Devenir chrétien, c'est mobiliser toutes ses forces pour coopérer à l'œuvre de Dieu qui veut nous conduire de la dispersion à l'unité. De la rivalité à la fraternité : de ce point de vue, il s'agit de passer toujours et à nouveau du sentiment plus ou moins vague de solidarité (que nous pointions précédemment) à une authentique fraternité en actes.

D'où il ressort que la Bible, en parlant de la fraternité, nous présente un tableau paradoxal puisque nous sommes face à une réalité à la fois désirée mais inaccessible, impossible mais commandée, donnée mais à laquelle il nous faut travailler. Tension inhérente au christianisme, mais tension libérante : nous allons en dire quelques mots pour terminer.

#### **IV. La Fraternité à petits pas – esquisse**

Un don de Dieu appelant l'humaine coopération : que cette conception paradoxale de la fraternité soit libérante, c'est ce qui ressort d'une confrontation avec les trois tentations que nous relevions précédemment.

##### **Un remède au désespoir et à l'activisme**

Parlons d'abord du désespoir et de l'activisme. Il pourrait sembler étonnant de les rapprocher, tant leur physionomie semble les opposer. D'un côté, le désespéré de la fraternité qui s'économise et se retire de l'aventure humaine par manque de perspectives. De l'autre, l'activiste qui multiplie les actions et s'épuise pour qu'advienne un monde plus fraternel... Pourtant – et malgré toutes les subtilités que notre approche simplificatrice méconnaît –, nous pensons qu'il s'agit là comme du revers et de l'avvers d'une même pièce. Que désespoir ou engagement sans mesure constituent les deux symptômes opposés d'une même conception non chrétienne de l'action humaine. Expliquons-nous.

Ce que le tableau biblique met en évidence, c'est au fond la responsabilité nécessaire mais limitée de l'être humain. Il s'agit là d'une conception libérante. Au fond, le Seigneur ne nous demande pas de sauver le monde : de cela, il se charge. Au dernier jour, nous n'aurons pas à rendre de l'état général de la planète et de la concorde entre les vivants. Que la fraternité ne soit prévue qu'au terme des temps et à la suite de l'intervention puissante de Dieu : voilà qui devrait nous rassurer d'un certain fantasme de toute-puissance. Or trop longtemps, trop souvent les chrétiens ont agi – et agissent encore – comme s'ils devaient porter le monde entier, modernes et pieux Atlas ployant sous le poids d'une tâche impossible. Bien sûr, nous ne sommes pas en train de prêcher le quiétisme, c'est-à-dire l'abandon paresseux à la volonté de Dieu. Nous l'avons dit : cette attitude n'est pas plus juste que la précédente. Mais le chrétien sait qu'il doit agir sous mode de coopération, Dieu se présentant lui-même comme l'artisan principal du rassemblement humain. Comme l'écrivait le pape François dans son exhortation apostolique intitulée *La joie de l'Évangile* (2013) :

Bien que [la mission chrétienne] nous demande un engagement généreux, ce serait une erreur de la comprendre comme une tâche personnelle héroïque, puisque l'œuvre est avant tout la sienne, au-delà de ce que nous pouvons découvrir et comprendre. Jésus est « le tout premier et le plus grand

évangélisteur ». Dans toute forme d'évangélisation, la primauté revient toujours à Dieu, qui a voulu nous appeler à collaborer avec lui et nous stimuler avec la force de son Esprit.

Nous ne sommes pas ici-bas pour instaurer l'universelle fraternité à la sueur de notre front, en solitaires vertueux.

D'où une série de traits typiquement chrétiens par lesquels la fraternité avance, sans activisme ni désespoir. Contentons-nous d'en esquisser quelques-uns :

- **l'espérance.** Le chrétien sait que la fraternité viendra, puisque Dieu s'y engage. Du coup, aucun des efforts humains qu'il peut déployer pour le bien ne sera perdu. *A contrario*, désespérer serait signe d'une importance démesurée accordée à son propre travail humain. L'espérance, sœur d'une modestie fondée en Dieu...

- **la patience.** Évidemment que le chrétien aspire à la fraternité, autant que tous les autres hommes. Mais il sait qu'elle ne peut être que partielle sur cette terre. Aucune impatience des limites, chez lui. Aucun désir de se reposer aveuglément ou d'idéaliser une institution, une manière de faire, un parti, un état, une Eglise, une spiritualité. Du coup, le chrétien saura alterner engagement et repos, amour des autres et souci de soi.

- **la douceur,** conséquence de la patience. Aucune fraternité ne pourra jaillir de la violence ; jamais l'unité du genre humain ne sera hâtée par le mépris de quelques-uns. Au contraire, un des traits de l'activité chrétienne consistera toujours dans une attention au plus faible, comme le montre la magnifique parabole du jugement dernier en saint Matthieu.

- **l'intériorité.** Certes la fraternité devra se traduire avant tout par des gestes concrets, nous allons y revenir. Mais jamais cette extériorité ne pourra se passer d'un enracinement profond dans une certaine dimension contemplative. D'un ressourcement régulier dans la vie spirituelle, au risque sinon de s'affadir en une philanthropie menacée par les tentations que nous avons dites.

Bref ! On pourrait continuer longtemps. Mais ce qui compte, au fond, c'est de voir que les chrétiens – et, du reste, les humains de bonne volonté – ne sont jamais mis devant la fraternité à accomplir comme Sisyphe devant son rocher ou les Danaïdes devant leur tonneau percé. Dieu n'est pas un docteur Pavlov qui soufflerait le chaud et le froid et nous soumettrait à une injonction contradictoire du type : "travaille à la fraternité que tu ne réussiras pas à établir" ! Mais il est ce Père qui nous précède et nous accompagne sur les chemins toujours à inventer d'une existence plus humaine parce que plus fraternelle.

### **Une éthique des petits pas - plaidoyer pour la vie ordinaire**

Ceci étant, venons-en pour finir à la troisième tentation que nous avons nommée peut-être un peu cavalièrement : syndrome de Mère Térésa. C'est-à-dire une manière de considérer la fraternité comme une réalité avec majuscule : la Fraternité. L'idée de fraternité, ses enjeux planétaires, sa nécessité universelle. Ces remarques sont vraies et bien souvent, on le voit pour la question de la résolution des conflits ou celle des migrations par exemple, des actions coordonnées au niveau supra-local ou mondial sont indispensables. Mais je voudrais défendre la thèse suivante : avant de considérer la Fraternité, il nous faut regarder les frères et les sœurs qui nous sont les plus proches. Avant que de penser logique planétaire et actions humanitaires, nous devrions plus souvent prendre soin de la vie maladroitement qualifiée d'"ordinaire".

Permettez-moi de vous lire une page de Madeleine Delbrêl, grande poétesse et mystique française du XX<sup>ème</sup> siècle. Un texte qui, *mutatis mutandis*, concerne notre sujet :



La passion, notre passion, d'accord, nous l'attendons, nous savons qu'elle doit venir et il est convenu que nous entendons la vivre avec une certaine grandeur. Le sacrifice de nous-même, nous attendons qu'en sonne l'heure. Comme une bûche dans le brasier, nous savons que nous devons être consumés. Comme un fil de laine tranché aux ciseaux, nous devons être séparés. Comme un être jeune qu'on égorge, nous devons être supprimés.

La passion, nous l'attendons. Nous l'attendons et elle ne vient pas. Ce qui vient, ce sont les patiences.

Les patiences, ces petits morceaux de passion, dont le métier est de nous tuer tout doucement pour votre gloire, de nous tuer sans notre gloire.

Dès le matin elles viennent au-devant de nous :

ce sont nos nerfs trop vibrants ou trop mous ; c'est l'autobus qui passe plein, le lait qui se sauve, les ramoneurs qui viennent, les enfants qui embrouillent tout ;

ce sont les invités que notre mari amène, et cet ami qui, lui, ne vient pas ;

c'est le téléphone qui se déchaîne, ceux que nous aimons qui ne s'aiment plus ;

c'est l'envie de se taire et le devoir de parler ; c'est l'envie de parler et la nécessité de se taire ;

c'est vouloir sortir quand on est enfermé et rester à la maison quand il nous faut sortir ;

c'est le mari sur qui nous aimerions nous appuyer et qui devient le plus fragile des enfants ;

c'est le dégoût de notre ration quotidienne, et le désir nerveux de tout ce qui n'est pas à nous.

Ainsi viennent nos patiences en rangs serrés ou en file indienne et elles oublient toujours de nous dire qu'elles sont le martyre qui nous fut préparé. Et nous les laissons passer avec mépris, attendant pour donner notre vie une occasion qui en vaille la peine.

Car nous avons oublié que s'il est des branches qui se détruisent par le feu, il est des planches que les pas usent, tout doucement et qui tombent en fine sciure. Car nous avons oublié que s'il est des fils de laine tranchés net par les ciseaux, il est des fils de tricot qui s'amincissent au jour le jour sur le dos de ceux qui les portent. Si tout rachat est un martyre, tout martyre n'est pas sanglant. Il en est d'égrenés d'un bout à l'autre d'une vie.

C'est la passion des patiences.

Ce qui est vrai pour la passion vaut aussi pour la fraternité : elle se joue aujourd'hui, dans le plus quotidien. La fraternité, je ne la vivrai pas avec des majuscules et de manière idéale, mais dans tous les événements minuscules ou banals de ma vie : dans les moments heureux comme dans les disputes conjugales ; dans le labeur toujours recommencé pour tenir la maison propre et accueillante ; dans l'éducation des enfants qui n'en finissent pas d'être des enfants ; dans mon métier d'enseignant(e) avec ses joies et ses fatigues ; dans mes relations de voisinage pas toujours idéales ; dans mes amitiés etc. Être fraternel, c'est s'attacher à vivre en paix et pour la paix les petites choses, aussi minimes paraissent-elles. C'est accepter que la fraternité, sauf vocation spéciale ou mission explicite, se vive par cercles concentriques, en partant de ceux qui nous sont le plus proches par la vie et le travail.

Les chemins de Dieu ne sont pas à chercher hors de notre vie concrète : au contraire, l'extraordinaire Grâce du Seigneur se déploie dans l'ordinaire du quotidien. Comme tous les autres dons de Dieu, la fraternité se présente à nous comme une perspective ultime qui demande à grandir au jour le jour par nos réalisations biens modestes.

La fraternité ? Une promesse divine à petits pas humains.

\*\*\*\*\*